

RURAL ET URBAIN

IFRA

Les Cahiers

Numéro spécial / special edition

n° 27

janvier-mars 2005

Positions de thèses

Hautes terres, territoires et gestion des ressources

Rural et urbain

Etudes urbaines

Réseaux

Justice, pouvoir et communication

**Territoire mobile Maasai en Tanzanie :
la ville comme relais pastoral**

Mailys CHAUVIN

Présence croissante des Maasai dans les villes Tanzaniennes

Depuis une dizaine d'années, en Tanzanie, on observe une mobilité, nouvelle, et croissante des Maasai vers les villes. Localisées au sein de l'espace pastoral maasai (Arusha, Moshi) ou sur ses marges (Dar es Salaam, Iringa), aux limites même de l'espace terrestre, (l'archipel de Zanzibar, pourtant éloigné géographiquement et culturellement car swahili et musulman), les villes attirent les éleveurs à la recherche d'un emploi rémunéré de *mlinzi* (gardien de nuit/jour) principalement, ou développant un petit commerce (artisanat) dans les lieux touristiques. D'autres à Arusha et Mererani, se transforment en dealers de la fameuse pierre précieuse, la tanzanite. La majorité des travailleurs est représentée par les hommes et la classe d'âge des moranes. Pourquoi les Maasai du nord et centre tanzanien cherchent-ils ainsi à diversifier leur économie pastorale ?

La ressource est fragilisée

Les discours des Maasai affichent clairement que le recours à des emplois urbains — perçus comme dégradants comme celui de *mlinzi* — témoigne de leur pauvreté et l'absence d'autres alternatives dans l'espace de départ.

Nos investigations, dans le nord tanzanien (Districts de Ngorongoro, Monduli et Simanjiro région administrative d'Arusha) croisées à une approche historique du système pastoral, des politiques foncières, de l'environnement, et du tourisme, montrent que la combinaison de plusieurs facteurs a effectivement contribué à l'appauvrissement des maasai. Un long processus de réduction des terres et des ressources pastorales (Parcs Nationaux, Game Controlled Areas, blocs de chasse, fermes commerciales, infrastructures de tourisme, couvrent une grande partie du nord tanzanien, et ont été surimposés, à l'ancien espace pastoral des maasai Il Kisongo) combiné aux sécheresses répétées, et aux maladies bovines et caprines persistantes (East Coast Fever en expansion, nouvelle maladie telle qu'Ormilo etc.) constituent le cadre de la crise du pastoralisme. Dans la période récente, une réforme foncière, a été engagée et a donné naissance aux *Land* et *Village Acts* de 1999 qui, en dépit des échecs du voisin kenyan, ouvre la voie à l'individualisation (titre de propriété,

mis en place pour sécuriser les droits coutumiers) et de privatisation de la terre. Le risque foncier augmente, les conflits sur les ressources, et la terre se multiplient. Les précipitations sont devenues incertaines (saison de *mvuli*) et décalées (saisons de *mvuli*, et *masika*). Les maladies restent un problème majeur (les services vétérinaires faibles et coûteux). L'année 1997 – 1998 caractérisée (forte sécheresse, suivie de fortes pluies) a constitué une étape importante de déclenchement du phénomène de déplacement vers les villes.

Ainsi, en milieu rural, nos investigations dans deux Districts (Simanjiro, 2003 Monduli, 2004) montre qu'il est aujourd'hui courant qu'un *boma*¹ envoie un, ou deux, de ses membres dans une ville (Moshi, Arusha, Nairobi, Dar etc.).

La ville d'Arusha, nouvel espace-ressource des Maasai de Ketumbeine

Dans la ville d'Arusha, des centaines de Maasai réalisent un emploi de gardiennage et recréent des formes de territorialisation maasai par exemple en se regroupant chaque semaine entre gens de même origine géographique. Ces rassemblements sont l'occasion de maintenir un certain niveau de cohésion sociale et identitaire dans un espace relais. Pour nous c'est un bon observatoire du phénomène étudié. Pour les maasai originaires de Ketumbeine² le recours à la ville (Arusha, et Nairobi) se fait sur le mode d'un ancrage réel, mais partiel et temporaire. La ville a une fonction utilitaire : espace de travail, de collecte du numéraire qui permet par retour au *boma*, de contribuer à la sécurité alimentaire, et à la construction du troupeau individuel, enfin, de financer, les « nouveaux » besoins (école, etc.). Elle ne constitue pas l'espace d'un déménagement pour toute la famille (« Il n'y a pas de place en ville pour mes vaches »). Déplacements individuels, absence de logement, sentiment d'habitat réduit, réticence à la ville (désordre social, pollution) à sa population (mercantile, mauvaises mœurs), envoi de la majorité de l'argent dans l'espace de départ, caractérisent une façon de vivre la ville telle un passage. La ville sert à se construire dans l'espace de départ qui reste celui de l'identification, de la référence et de la projection.

¹ Mot kiswahili qui définit un foyer maasai accueillant une, ou plusieurs familles et leur(s) troupeau(x), en kimaasai, on parle d'*enkang*.

² Nom d'une montagne et du ward administratif à une soixantaine de km, au nord ouest d'Arusha ;

Quelques questions ...

Etudier le rôle et la place de l'individu *mlinzi* « délocalisé » en ville n'est pertinent que si l'on entre par le **réseau** des actants (familles, amis, etc.) avec lesquels, selon des degrés, formes et mobilités variés, il se co-développe. Nous dessinons, avec l'informant, la **distribution** de ces personnes dans l'espace, leurs activités, et leurs liens, selon une approche également temporelle (étapes de l'histoire familiale). Qui est où, fait quoi, quand ? Ce qui nous amène à montrer la multi activité, et la **multi spatialité** de la « stratégie » jusqu' à articuler la question du **territoire-Etat** et de la **frontière**. Dans le cas de Ketumbeine, on se trouve dans un **système montagne-plaine-ville**, centré sur la Tanzanie avec un débouché dans l'espace kenyan : marchés au bétail à Bisili (moranes, et aînés, hommes), commerce à Namanga (femmes), emploi de gardien à Nairobi (moranes). Enfin un autre niveau s'ajoute : la contribution de l'élite maasai, aux niveau **régional et international**.

Le cas d'Arusha doit être comparé à d'autres villes, chaque système de mobilité montre probablement des **modèles différents**, et des singularités, même s'ils dégagent partiellement des tendances communes. Réversibilité des déplacements, intensité de l'ancrage urbain, apport au système pastoral (etc.) varient selon que la ville est localisée au sein d'un espace pastoral (Arusha), ou en marge (Dar, Zanzibar), selon qu'elle est bien, ou mal, reliée à l'espace de départ (Ngorongoro-Shinyanga). Distance, accessibilité, connexion à l'espace pastoral de départ différencient certainement le « retour » économique dans l'espace de départ, et le degré de friction-érosion culturelle, ainsi que la capacité à entrer dans la multi activité (les maasai qui quittent le Ngorongoro pour les mines de Mwanza et Shinyanga ne reviennent pas aussi souvent au *boma*, que ceux de Monduli travaillant à Arusha, en raison de la cherté du transport en bus, par exemple ; les mariages mixtes existent chez les premiers, fait que nous n'avons pas du tout observé chez les seconds).

La ressource du système pastoral ayant diminué, la difficulté économique devient un facteur de déstabilisation de la structure sociale qui ne parvient plus à réguler. La **génération actuelle des moranes — Korianga** — est mise en difficulté par la réduction des troupeaux de ses aînés. Elle ne peut plus bénéficier complètement des dons ni de la redistribution qui existaient auparavant entre familles. Quel est son rôle dans la recomposition du système pastoral Maasai

et de son identité. Où est son rôle ? Cette classe d'âge divise en quelque sorte l'espace de ses responsabilités : les uns restent au *boma*, pour assurer les activités de garde, de conduite des troupeaux, et de vente sur les marchés, les autres, partant en ville, à la recherche de numéraire. Certains enfants, ou moranes, (un, deux ou trois par famille) sont envoyés à l'école ce qui signale une nouvelle alternative, pensée dans sa combinaison, aux autres. Les *koriangas* constituent la génération de la transition que nous explorons.

Nous étudions en réalité la crise du pastoralisme, dans sa dimension **transitionnelle**. Quelle est la capacité de **relance** et de **recomposition** des dynamiques pastorales à travers le développement d'une **nouvelle forme de mobilité** : les déplacements vers la ville, et emplois urbains. Nous posons la question de la ville comme **relais pastoral**. Ce relais doit être analysé au sein des autres activités-localisations-mobilités familiales, complémentaires. Cela nous fait entrer dans l'analyse des complémentarités rural-urbain-rural, et montre que l'on ne peut pas avoir une lecture dichotomique ville-campagne. C'est l'occasion de rompre avec une lecture scientifique quasi exclusivement orientée sous l'angle du *people of the cattle*, de ses traditions, et de son conservatisme. Aujourd'hui, l'espace pratiqué se desserre. Qu'est-ce qu'être Maasai aujourd'hui ? La ville est relais dans un système pastoral qui s'ouvre sur des ressources externes à lui, et qui s'articule dans la combinaison des formes anciennes (transhumance) et nouvelles de la mobilité (emplois urbains), entre économie traditionnelle et économie monétaire. Comment ces mobilités établissent-elles des connections qui concourent à la recomposition du système pastoral, et en réalité, à la **recomposition du territoire maasai** en cours ?

Cette problématique centrale se décline en diverses interrogations souhaitant comprendre la complexité du processus de la mobilité. Comment les déplacements vers la ville s'intègre à la pratique socio spatiale des maasai (pratiquée et représentée) ? Quelle est sa position, dans le système pastoral, et comment celui-ci l'intègre-t-il ? Comment la ville redéfinit le territoire maasai par la génération actuelle des moranes, relais générationnel, classe d'âge de la transformation de l'identité maasai en cours et future ?

Les outils conceptuels

La ressource

Les ressources internes au système pastoral montre des blocages, il y a donc ouverture, et recherche d'une ressource alternative externe. La ville comme espace ressource complémentaire permet un apport de numéraire dans l'économie familiale. L'école entre, de façon croissante, dans le projet de développement familial multi directionnel (une partie des fils y est envoyée) etc.

L'approche historique

Elle nous permet d'intégrer notre problématique dans une échelle temporelle indispensable pour définir les causes du départ de l'espace d'origine, dans leur complexité (étapes historiques, acteurs).

La mobilité spatiale et le territoire mobile

Cette approche est au cœur de notre étude. La mobilité chez les maasai est une composante importante de leur identité elle intègre leur technique de production, leur savoir faire, et tient une place centrale depuis toujours dans leurs pratiques spatiales. Nous ne considérons donc pas la mobilité étudiée comme un phénomène nouveau. Nous nous interrogeons sur les formes nouvelles de ces mobilités dans le cadre d'une libéralisation de l'économie. Cela fait appel à une lecture des démarches des différents **acteurs** aux différentes **échelles** (locale, nationale, et régionale, et parfois internationale) qui structurent le territoire mobile. Les formes et dynamiques de la mobilité sont décrites: réversibilité, durée, fréquence, saisonnalité, passage etc. également réseaux, champs et système de la mobilité.

L'approche socio anthropologique

On ne peut pas définir la pauvreté des pasteurs, ni vérifier l'opportunité du déplacement du pasteur en ville, sans connaître sa position sociale et familiale en fonction de sa classe d'âge, et de sa position par rapport à ses frères. Il est primordial de bien connaître les relations de responsabilités et dépendances, et la structure familiale dans lequel s'inscrit l'informant pour mesurer l'enjeu que représente sa mobilité en ville.

Les représentations

Les Maasai ont construit les représentations du monde, et donc de la ville, dans l'espace pastoral. Quelle est la rencontre entre représentations et pratiques de la ville ? Comment les habitants de la ville, non maasai se représentent à la fois ce peuple, et son incursion

dans leur espace ? Comment l'identité maasai, pastorale, se construit dans ces rencontres ? Peut-on être morane et habitant de la ville ?

Les outils méthodologiques

L'entretien — libre ou semi dirigé — est notre outil méthodologique principal. Ponctuellement, ces entretiens nous permettent de construire une approche quantitative, par des questionnaires, pour vérifier des intuitions ou travailler avec des échantillons plus importants. le récit de vie, autour de thématiques variées, et parfois changeantes, selon l'évolution de l'information recueillie, ou des données saisonnières locales (sécheresse).

Nous « partons » des maasai *walinzi* en ville. Leur groupe de réunion sert de plateforme d'organisation (approche participative) d'enquêtes individuelles, et d'observatoire du phénomène de mobilité en ville. Nous remontons l'histoire de leur mobilité individuelle et familiale, et les activités/lieux pratiqués, grâce à des entretiens répétés. Puis nous enquêtons dans les villages d'origines des informants, pour vérifier les informations recueillies, et les compléter auprès de divers acteurs (pastoralistes, agriculteurs, autorités locales, compagnies de chasse, etc.).

Les enquêtes s'organisent autour de trois espaces dans le cas des *walinzi* de Ketumbeine. Dans l'espace de départ, nous avons retenu quatre villages répartis sur la montagne de Ketumbeine et la plaine qui l'entoure : deux dans les hauts (Olchoro Nyoikie, et Elang Atadapash, caractérisé par l'agro pastoralisme, espace de refuge des pasteurs des plaines dans années 80 – 90, et de conquête agricole par les WA Arusha du Mont Meru) et deux autres dans les bas (Noondoto, et Orkeju Loongishu, où domine le pastoralisme). Dans l'espace d'arrivée, la ville, nos informants sont les *walinzi*, les acteurs officiels (ONG, Eglises, Etat) et les commerçants de tanzanite. Dans les espaces de l'itinéraire, délimité par les deux précédents (axe de communication, parcours des animaux vers les marchés etc.).